

moralité... dans un texte de Cicéron, p. 15). Par contre, l'auteur a bien vu que la théorie de la nature et de la connaissance, l'appel apparemment si simplificateur à l'évidence sensible, et la référence répétée à la possibilité de plusieurs explications naturelles des phénomènes, sont inspirées par l'intention « rationaliste » de lutter contre les « superstitions » de la croyance religieuse. Il eût été opportun d'ajouter que cette attitude d'Épicure situe sa pensée et son action dans un environnement social d'un niveau singulièrement plus bas que celles de Platon ou d'Aristote. D'une manière générale la mise en situation historique de la pensée épicurienne est insuffisante et parfois inexacte et on conseillera de ne pas adopter sans critique le chapitre initial sur la pensée grecque et l'épicurisme qui contient quelques erreurs (sur les sophistes) et omissions (Platon et Aristote) un peu voyantes. Le dernier chapitre, sur la sagesse épicurienne et le monde moderne, permettra de voir à quelles fantaisies peut mener le besoin de trouver dans le passé des répondants à telle ou telle attitude moderne. L'auteur, Dieu merci, n'en est pas dupe. C'est déjà un mérite.

Jeanne CROISSANT.

Georges DUVEAU, *Les Instituteurs*, Paris, éd. du Seuil, 1957.

G. Duveau fut jusqu'à sa mort, en 1957, titulaire de la chaire de sociologie de la Faculté des lettres de Strasbourg, et le dernier ouvrage paru de son vivant est, tant par le sujet que par l'ampleur du savoir et la nature des préoccupations de l'auteur, éminemment sociologique. Et pourtant, on éprouve quelque embarras à en traiter dans le style et sur le ton de mise dans cette revue, on voudrait, par instants, échanger sa plume contre celle du critique littéraire. C'est que tout, chez cet érudit impeccable, est si peu académique, va tellement à l'encontre des convenances du genre ! Rien dans cet ouvrage, où l'information tant littéraire qu'historique et sociale est si vaste, qui sente l'effort de l'auteur ou exige celui du lecteur — ce qui ne signifie pas qu'il n'invite ce dernier à la méditation. Dans tous ces titres de chapitre comme : *L'illusion lyrique*, *Les saints sans espérances*, *Les aristocrates ruinés*, de graves problèmes sont évoqués.

Cet essai se lit comme un roman : voilà ce qu'il convient d'entendre littéralement. Car dans la diversité des moments et des situations, c'est vraiment le roman de l'instituteur français qui se déroule sous nos yeux, sous des aspects multiples et contrastés, avec sa foi et ses doutes, les honneurs et les tracasseries dont on l'accable, l'incertitude de son statut social, — l'instituteur tel que l'ont voulu régimes et gouvernants (Guizot, Duruy ou Ferry), tel que l'ont imaginé les théoriciens de l'école publique, tel que l'ont représenté romanciers célèbres ou obscurs, tel enfin qu'il s'est conçu et décrit lui-même.

Il vit et s'anime, l'instituteur, à travers agitations et drames, dont la vraie portée lui échappe souvent, tantôt ardent et combattif, tantôt soumis et résigné. Nous voyons ce qu'ont d'embarrassé et d'incertain l'idéologie et la morale du laïcisme officiel, en mal d'un vrai *credo*, comment « les valeurs qui, pour Condorcet et pour Jules Ferry, étaient promises à une course magnifique sur le stade de l'Histoire, se trouvent submergées » (p. 131). Ce spiritualisme vague, ce déisme pâle ont tôt fait de s'évaporer dans l'ardeur de la lutte anticléricale, qui exprime elle-même des passions plus violentes que profondes, et bientôt rendues dérisoires par la précipitation sanglante de l'histoire après 1914.

Ferry avait dédié l'école officielle à la religion de la patrie, le patrio-

tisme devait être le premier acte de foi de l'instituteur. Or « l'affaire Dreyfus a mis à nu les perfidies de l'Etat-Major et les violences nationalistes. Le socialisme apparaît comme le seul port qui puisse s'offrir aux cœurs généreux » (p. 142). Et voici que ces mêmes « hussards noirs de la République » (Péguy), ces mêmes « calmes fantassins » (J. Romains) se font les apôtres de l'antimilitarisme et du pacifisme intégral, et que l'on voit l'instituteur en lutte contre cette même République radicale dont on l'avait destiné à être le prêtre. Duveau nous montre les hésitations des instituteurs en 1914, l'ardeur guerrière des uns, l'opposition pacifiste des autres. Ces embarras se prolongent jusqu'en 1939, dans une situation pourtant bien modifiée, où le pacifisme semble fâcheusement tomber à contretemps. On aurait toutefois aimé que cette crise soit mieux mise en relief : comment, avec des fondements idéologiques restés identiques, l'instituteur peut-il passer, si hardiment, du patriotisme à un pacifisme non moins intégral ?

Le statut sociologique des instituteurs donne une curieuse impression d'ambivalence. On peut le voir par leur propension à s'unir tantôt en « amicales », tantôt en « syndicats ». « On oppose communément à l'amicaliste craintif, avide de promotions, de décorations, de postes plaisants, le syndicaliste qui ne redoute pas de se mêler au prolétariat sur les chantiers où se bâtit l'avenir » (p. 143). Vivant à la lisière du monde bourgeois, avec quelque vue sur celui-ci, presque notable, et pourtant tellement « peuple » par ses origines et ses conditions matérielles d'existence, agent du pouvoir et subissant plus que quiconque son contrôle et ses tracasseries, l'instituteur semble dominé par un étrange sentiment de solitude, conséquence de son isolement social. « Séparé du peuple (écrit l'instituteur André Glossinde), dont je ne retrouverai jamais la verdeur de langage, ni les soucis, ni les joies turbulentes. Séparé de la bourgeoisie qui ne m'accepterait jamais, être trop fruste, ignorant des convenances, étranger à son style de vie » (p. 188).

Mais ce portrait si constamment humain, dans ses contrastes, de l'instituteur, ne fait pas perdre de vue à l'auteur les problèmes actuels de l'enseignement, l'inadaptation de celui-ci, par excès d'intellectualisme et d'abstraction, par manque du sens et de l'histoire et de l'évolution industrielle, aux tâches qui devraient s'imposer à la France.

Que dire des illustrations d'époque, délicieusement naïves parfois, et parfois d'une drôlerie saugrenue, sinon qu'elles contribuent à l'agrément d'un ouvrage, dont le charme ne doit pas nous faire perdre de vue le sérieux ?

G. GORIÉLY.

Abonnement :

UN AN (4 bulletins) **50 fr.**

A verser au C. C. P. n° 1048.59 de l'Université de Bruxelles.

Prière d'indiquer sur le talon du virement : abonnement au bulletin *Morale et Enseignement* de l'Institut de Philosophie.